

idées, des volontés. Ce n'est plus la géométrie transcendante, mais nécessaire, de l'araignée et de l'abeille¹ ; c'est l'intelligence libre d'un être qui réfléchit et qui choisit. L'organisation change en même temps que les facultés. Les insectes n'ont point de cerveau ; j'en vois un dans le cheval et dans le chien : il y a un instrument pour l'intelligence comme il y en a un pour l'instinct. Ici la difficulté n'a plus de bornes. Tant que je n'ai vu dans les animaux que l'instinct, mon âme a été calme ; à présent j'y découvre un cerveau, des sens, une intelligence, et mon âme s'inquiète ; elle comprend que la question pourrait bien remonter jusqu'à elle. Dans son anxiété, elle s'interroge, elle compare, elle cherche à se dépouiller d'une animalité odieuse. Lutte pénible de la matière et de l'esprit, où l'esprit reconnaît enfin sa grandeur dans le besoin même qu'il éprouve de se séparer du reste de la création !

¹ Un savant mathématicien allemand, Schmi dius, a publié un ouvrage spécial sur la géométrie transcendante des araignées et des abeilles.

CHAPITRE V.

DE L'INTELLIGENCE DANS LES ANIMAUX.

Ainsi les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, se ressouvient, etc. ; elles ont, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler.

(LEROY, *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, p. 52.)

Nous ne voyons de l'homme que son corps : un corps soumis à tous les besoins, à toutes les passions des animaux ; une chair dont les infirmités inspirent le dégoût, et dont la nudité imprime la honte ; un cadavre animé par l'intelligence, mais promis à la corruption et gardé par la douleur ; des sens que nous partageons avec la brute, et dont la privation nous réduirait au néant : voilà en effet tout ce qui me frappe en jetant les yeux sur moi-même. Mais lorsque je viens à songer que tout à l'heure une autre partie de mon être, que je ne vois pas, était absorbée dans la contemplation de Dieu, mon âme se relève ; je m'étonne de concevoir autre chose que la matière, de pressentir autre chose que le temps ; je me reconnais deux natures, car j'aspire à l'infini ; je me surprends deux volontés, car j'éprouve des com-

bats ; je me sens double par le désaccord de mes passions célestes et terrestres, par mes appétits et mes sentiments, par mes besoins, mes craintes et mes espérances : il y a deux *moi* dans l'homme.

Toutefois ce corps m'embarrasse, il marque mon rang parmi les animaux ; il me flétrit d'une ressemblance fatale. N'avons-nous pas les mêmes organes ? et ces organes ne produisent-ils pas les mêmes phénomènes ? Voyez ce chien qui repose à mes pieds : les nerfs de son cerveau se projettent aux organes des cinq sens, et le mettent en rapport avec le monde extérieur ; la lumière agit sur ses yeux, le son sur ses oreilles, le goût sur son palais ; il en reçoit des sensations et des images qui déterminent une action. Locke ne donne pas d'autre origine à nos pensées. Or, dans ces prodiges d'une intelligence matérielle, comment l'animal montera-t-il sans que l'homme descende ?

Quelle différence ! s'écrie le philosophe : les sens de l'homme reçoivent des impressions ; mais l'âme est là pour les reconnaître, et c'est elle qui voit, qui sent, qui entend et qui veut : dans les animaux, rien de tout cela. — Alors, je vous le demande, pourquoi la vue, l'ouïe, le toucher et le goût dans les animaux ? pourquoi des sens, s'ils doivent rester inutiles, sans perception et sans action ?

S'il y a des sens, il y a perception ; s'il y a perception, il y a idée ; s'il y a idée, il y a un être pensant : l'animal est donc un être pensant.

Ainsi, de deux choses l'une : ou ce n'est pas l'âme qui voit, entend, sent et veut dans l'homme, ou les

animaux ont comme nous une âme qui voit, qui entend, qui sent et qui veut.

Ces deux âmes seront de même nature, puisque, servies par les mêmes organes, elles reçoivent les mêmes sensations. Donnez-vous aux animaux une âme immatérielle, c'est-à-dire immortelle ? le pourriez-vous sans porter votre propre accusation, vous qui les égorgez, vous qui les dévorez depuis le commencement du monde ?

Et comment une vérité dont l'ignorance constitue le genre humain dans le crime serait-elle restée stérile pendant six mille ans ?

Réduisons-nous les animaux à l'instinct ? dirons-nous qu'ils agissent sans intelligence comme les ressorts d'une machine ? Avant de sauver notre âme par d'aussi tristes sophismes, observons ce qui se passe autour de nous. Voilà mon chien qui vient de s'endormir au coin de mon feu : son sommeil est agité, il a un songe, et dans ce songe il poursuit sa proie, il attaque son ennemi, il le voit, il l'entend, il le dévore : il a des sensations, des passions et des idées. Je l'appelle, je le tire de ses visions ; il redevient calme. Je prends mon chapeau ; il s'élançe, saute, me regarde, m'étudie, se traîne à mes pieds, court à ma porte, se réjouit ou s'attriste, suivant la volonté que j'exprime. Que s'est-il donc passé dans son cerveau ? quelle liaison d'idées entre mes paroles et la promenade qu'il prévoit ? Comment cette seule action de prendre mon chapeau éveille-t-elle en lui un souvenir, un désir et une volonté ? Il espère, et il

me flatte ; il me caresse, et il s'humilie pour que je l'exauce ; il cherche à me séduire par sa joie et à me toucher par sa tristesse. Les combinaisons de mon intelligence n'iraient pas au delà : c'est à la fois un orateur pathétique et un courtisan plein de ruses. Je l'observe, et je m'effraye : voilà un animal qui pense, qui veut, qui se ressouvient, qui combine. Il y a des moments où je suis tenté de lui croire une âme : car enfin je trouve dans son intelligence les phénomènes qui sont dans la mienné, il s'établit même une correspondance entre nos volontés et nos pensées ; nos deux moi se rencontrent et se comprennent. Si je l'appelle, il accourt ; si je le gronde, il gémit ; si je l'oublie, il me pousse : nous nous entendons, parce qu'il pense... les pensées d'un animal ! La matière penserait-elle ? et si la matière peut penser dans la brute, pourquoi ne penserait-elle pas aussi dans l'homme ?¹

Mais, dira-t-on, les marques d'intelligence qui vous étonnent ne sont que les inspirations d'un maître. Le chien, animal civilisé, répète des pensées comme le perroquet répète des mots, sans en connaître le sens. — Et cependant, si le chien est susceptible de perfectionnement, si l'éducation peut changer ses habitudes, modifier ses actions, il faudra toujours en conclure qu'il y a quelque chose en lui qui réfléchit et qui se ressouvient. L'éducation des bêtes, sans réflexion de leur part, serait aussi

¹ *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, par Leroy, p. 99.

incompréhensible que celle des hommes sans liberté. Le chien de basse-cour, par exemple, dont rien n'éveille l'intelligence, condamné qu'il est à la chaîne comme un esclave, reste toute sa vie dans un état complet de stupidité, tandis que le chien de berger se développe par tous les accidents de sa vie active et attentive. Continuellement occupé de la garde d'un troupeau, tous les faits relatifs à cet office prennent place dans sa mémoire ; il en résulte pour lui un ensemble de connaissances qui le guident et qui l'inspirent. Son œil veille, son oreille écoute ; il se concentre dans une double attention, regardant son maître pour lui obéir, regardant son troupeau pour le guider. Il y a des actions qu'il tolère et d'autres qu'il défend : il distingue le champ de blé vert qui doit être épargné du pâturage qui peut être permis ; il tire une ligne entre l'un et l'autre, ramenant toujours à l'ordre la troupe avide et ignorante, imposant aux téméraires par des mouvements qui les épouvantent, et châtiant les obstinés auxquels un premier avertissement ne suffit pas. Or, que d'intelligence dans ces opérations variées ! L'animal distingue, choisit, gronde, châtie, obéit, commande ; il reçoit des ordres qu'il exécute et d'autres qu'il transmet ; tout cela avec rapidité, justice et discernement. Lorsque les bêtes font des choses que nous ne pourrions faire sans raisonner et sans juger, il faut bien croire qu'elles raisonnent et qu'elles jugent.

Des animaux privés dont l'intelligence se développe par la société de l'homme, passons aux ani-

maux sauvages, dont l'intelligence se développe par le péril et la faim. Les chasseurs remarquent une très-grande différence entre les actions d'un loup jeune et ignorant et celles d'un loup vieilli au milieu des embûches. La marche du premier est toujours libre et hardie ; la marche du second est toujours prudente et inquiète ; partout où il éventa un homme, il soupçonne un piège ; alors la proie la plus séduisante ne le tenterait pas, et cette sensation, devenue terrible pour lui, l'emporte même sur les fureurs de la faim.

Le cercle de ses idées s'étend donc par le péril ; il perd son caractère naturel, qui est l'audace ; il se compose un caractère factice, qui est la crainte ; il devient défiant, c'est-à-dire qu'il fait des rapprochements, des raisonnements, et que du passé il conclut l'avenir. Ceci est pour l'individu isolé ; mais l'association passagère de deux individus de la même espèce exerce une influence bien autrement prodigieuse. Et d'abord, si les ruses qui nécessitent le concours de deux animaux supposent des idées, l'exécution de ces idées supposera nécessairement des moyens de communication. Voilà donc les animaux qui tiennent conseil, comme dans les fables de la Fontaine ; ils combinent un projet, ils arrêtent une suite d'actions dont chaque résultat est prévu. Par exemple, il s'agit d'attaquer un troupeau : sa garde est confiée à un chien, on le sait ; il faut donc écarter le chien. La louve se présente, insulte le parc, se fait poursuivre, et pendant ce

temps, sans péril et sans combat, le mâle enlève une brebis dont la louve, après avoir dévoyé le chien, ne tarde pas à venir réclamer sa part. — Faut-il attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, effraye l'animal, le poursuit et le dirige vers un lieu convenu où la louve, placée en embuscade, le reprend avec des forces fraîches, et recommence une course dont cette fois le résultat est certain¹. Refusera-t-on la pensée à ces combinaisons hardies dont toutes les chances sont prévues, dont tous les résultats sont assurés, et qui varient toujours suivant les temps, les lieux, les besoins et le péril ? La mécanique de Descartes n'explique rien, et, ce qui est plus triste, elle flétrit tout.

Mais cherchons des exemples d'une nature plus sauvage, pénétrons avec Audubon dans les forêts vierges de l'Amérique, et demandons à ce sublime contemplateur quelques-unes de ses observations sur les mœurs primitives des animaux :

« En automne, au moment où des milliers d'oiseaux fuient le nord et se rapprochent du soleil, laissez votre barque effleurer l'eau du Mississipi. Quand vous verrez deux arbres, dont la cime dépasse toutes les autres cimes, s'élever en face l'un de l'autre sur les bords du fleuve, levez les yeux ; l'aigle est là, perché sur le faite des arbres : son œil étincelle dans son orbite, et paraît brûler comme la flamme ; il

¹ Voyez les *Lettres philosophiques sur l'intelligence des animaux*, par Leroy, p. 24 et 87. Voyez aussi le *Parfait Chasseur* de Duvivier, 1 vol. in-8.

contemple attentivement toute l'étendue des eaux : souvent son regard s'arrête sur le sol ; il observe, il attend ; tous les bruits qui se font entendre, il les écoute, il les recueille, il les distingue ; le daim, qui effleure à peine les feuillages, ne lui échappe pas. Sur l'arbre opposé, l'aigle femelle reste en sentinelle : de moment en moment son cri semble exhorter le mâle à la patience ; il y répond par un battement d'ailes, par une inclination de tout son corps, et par un glapissement dont la discordance et l'éclat ressemblent au rire d'un maniaque ; puis il se redresse : à son immobilité, à son silence, vous le croiriez de marbre. Les canards de toute espèce, les poules d'eau, les outardes, fuient par bataillons serrés que le cours de l'eau emporte ; proie que l'aigle dédaigne, et que ce mépris sauve de la mort. Un son que le vent fait voler sur le courant arrive enfin jusqu'à l'ouïe des deux brigands ; ce son a le retentissement et la raucité d'un instrument de cuivre : c'est le chant du cygne. La femelle avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec dont il frappe rapidement son plumage le préparent à son expédition : il va partir.

« Le cygne vient comme un vaisseau flottant dans l'air, son cou d'une blancheur de neige étendu en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le mouvement précipité de ses deux ailes suffit à peine à soutenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se reploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait

entendre : l'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file ou de l'éclair qui resplendit. Le cygne voit son bourreau, abaisse son cou, décrit un demi-cercle, et manœuvre dans l'agonie de sa crainte pour échapper à la mort. Une seule chance lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle prévoit la ruse ; il force sa proie à rester dans l'air en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre et sous les ailes. Cette profondeur de combinaison, que l'homme envierait à l'oiseau, ne manque jamais d'atteindre son but : le cygne s'affaiblit, se lasse et perd tout espoir de salut ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aïlle tomber dans l'eau du fleuve : un coup des serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage.

« Tant de puissance, d'adresse, d'activité, de prudence, ont achevé la conquête. Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant ; il bat des ailes, il hurle de joie, les dernières convulsions de l'oiseau l'enivrent ; il lève sa tête chauve vers le ciel, et ses yeux enflammés d'orgueil se colorent comme le sang ; sa femelle vient le rejoindre ; tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang encore chaud qui en jaillit ¹. »

Dans ce drame terrible, l'intelligence s'unit à l'in-

¹ Voyez l'annonce du magnifique ouvrage sur les oiseaux d'Audubon, dans la *Revue britannique*, n° 15, septembre 1831, p. 37, 38 et 39. Cet excellent article est de M. Philarète Chasles.

stinct : il est impossible de n'y pas reconnaître l'attention, l'observation, la réflexion, une prévoyance qui naît de l'expérience, des combinaisons qui supposent la mémoire, une intelligence qui satisfait une passion, un langage qui éveille des idées, et une volonté qui les dirige.

L'existence des animaux est incompréhensible ; c'est un abîme où brillent quelques éclairs qui ajoutent à notre effroi. Jetés comme nous sur ce globe, dont ils possèdent une partie, ils y développent comme nous mille industries diverses, ils y combattent, ils y travaillent, réduits qu'ils sont à défendre contre tous les éléments une vie livrée, comme la nôtre, au double ravage du plaisir et de la douleur.

La nature ne les arme et ne les conserve que dans l'intérêt d'une harmonie générale, et tous leurs rapports avec l'homme sont ceux du serviteur au maître : bêtes de proie, ils nous gardent de la trop grande multiplication des espèces ; troupeaux paisibles, ils fournissent à nos vêtements et à notre nourriture ; manœuvres patients, ils labourent nos terres ; sentinelles vigilantes, ils gardent nos maisons : partout leurs travaux nous soulagent, et pour nous les prodiguer ils consentent à recevoir de notre main une nourriture que la terre leur offrait sans condition : partout leurs chants nous égayent, et pour nous les faire entendre ils se rapprochent instinctivement de nos demeures : c'est toujours à la portée de notre oreille que les oiseaux modulent leurs concerts. Dieu a voulu que le point harmonieux d'acoustique fût de l'habitation de l'homme.

Anéantissez l'homme, et les animaux, maîtres du monde, continuent de le peupler et de le posséder ; anéantissez les animaux, et ce globe cesse d'être habitable, et le genre humain périt.

Voici un fait qui mérite toute notre attention : Dieu a donné aux animaux assez d'intelligence pour nous servir, pas assez pour nous dominer.

Les animaux ont donc été créés pour l'homme, parce qu'ils sont indispensables à l'homme ; et il en résulte ce fait, digne d'arrêter longtemps notre pensée, que dès les premiers jours de la création l'homme était prévu.

Ainsi, notre existence tient à celle des animaux ; ils nous touchent de toutes parts sans toutefois s'élever jamais jusqu'à nous. La nature ne leur donne de lumière que ce qu'il en faut pour nous échapper ou nous servir ; mais cette lumière, c'est une intelligence ; mais cette intelligence nous comprend et nous obéit. Sous cette grossière enveloppe il y a une pensée qui me connaît, il y a des affections qui me cherchent. La nature semble avoir prodigué à la matière tous les dévouements que nous attribuons à l'amour. Ce chien que j'aime, qui m'entend, et dans lequel j'ai trouvé un ami, je me sens à la fois confondu de sa puissance aimante et pensante, et écrasé de son néant. Pourquoi tous ces milliers d'êtres vivent-ils pour mourir ? Dans quel but se perpétuent-ils ? que font-ils sur ce globe, qui ne leur appartient qu'en notre absence ? Ont-ils un avenir comme nous ? alors pourquoi les livrer aux caprices du genre humain ? Ne sont-ils qu'une proie

préparée à notre voracité ? alors pourquoi les passions ? pourquoi le plaisir ? pourquoi la douleur ? pourquoi la vie et la pensée ?

Lorsqu'une vérité nous trouble, nous la nions, comme si notre témoignage pouvait l'anéantir : il arrive aussi quelquefois que des esprits supérieurs lui opposent un système, et s'imaginent avoir sauvé l'humanité ; mais la vérité existe, il faut que son jour arrive, car tous les yeux la cherchent sur la terre. Qu'importent alors les erreurs systématiques de Descartes, de Bossuet ¹, de Locke, de Buffon ! le génie n'a point d'autorité pour le mensonge.

Cette peur de la vérité vient de l'ignorance d'une vérité supérieure : c'est que la vérité est toujours bonne. Il faut donc l'adopter lorsqu'elle se présente, quelles que soient d'ailleurs les apparences fâcheuses dont nos préjugés l'environnent. Comment ferait-elle du mal aux hommes ? n'est-elle pas la pensée même de Dieu ?

Fort de ces maximes, nous ne reculerons pas devant la vérité ; nous dirons : Les idées des animaux et les idées de l'homme ont une source commune ; elles s'engendrent par le même principe, la sensation ; elles se multiplient par le même moyen, la mémoire, la comparaison, le jugement ; elles s'exercent par la même faculté, le vouloir. Ainsi, penser, sentir, se ressouvenir, vouloir, dans le cercle de la

¹ *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.*

sensation, sont des facultés animales, et non des facultés spirituelles. Il faut s'arrêter à ce premier point, car dans les systèmes des philosophes ces facultés appartiennent à l'âme, et constituent pour ainsi dire l'être humain tout entier. Une pareille vue donne le vertige. En vain, pour sauver l'âme et l'arracher à la matière, nous en appelons à l'étendue de notre intelligence, à la supériorité de nos pensées ; le physiologiste nous répond le scalpel à la main en nous montrant la supériorité de nos organes : il mesure la perfection de l'intelligence à la perfection de l'instrument. Passant du coquillage à l'insecte, de l'insecte au chien, du chien à l'homme, il nous montre la pensée attachée à la forme et se développant avec elle, toujours plus vaste, toujours plus puissante à mesure que l'animal s'élève dans l'échelle des êtres et que ses organes se perfectionnent. Il reconnaît dans la fibre palpitante une loi matérielle qui enveloppe toutes les créatures : l'homme n'est pour lui que le premier des animaux.

Ses observations sont vraies ; les conclusions qu'il en tire sont justes ; on peut tout lui abandonner, tout lui accorder : il raisonne sur des cadavres !

Remarquons d'abord que la force de ses arguments repose sur une erreur métaphysique : c'est que la sensation, la pensée, la mémoire et les volontés animales sont des facultés de l'âme.

Et si toutes ces choses n'appartiennent pas à l'âme, que deviennent les arguments ?

La question se réduit donc à séparer les facultés intelligentes de l'animal des facultés intellectuelles

de l'homme, à savoir ce qui constitue l'homme. Cette séparation n'a jamais été tentée, car on ne peut appeler une tentative les divisions systématiques qui régentent les écoles depuis tant de siècles, et qui tendent à une confusion funeste.

Voici le principe : AUCUNE DES FACULTÉS QUE L'HOMME PARTAGE AVEC LES ANIMAUX N'APPARTIENT A L'ÂME.

De ce principe, à la fois simple et transcendant, il résulte ce fait, que les facultés de l'âme sont indépendantes des sens et des organes.

Or la science du physiologiste est toute matérielle : il juge de l'intelligence par les corps ; les formes lui révèlent les facultés. Comment jugera-t-il de l'âme, qui ne touche à rien de ce qu'il voit ? Où cessent les rapports, cesse la science : l'étude de l'esprit ne peut plus être confondue avec l'étude de la matière ; la physiologie s'arrête sur les bords de la métaphysique.

CHAPITRE VI.

DE LA PHYSIOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

Nous croyons qu'il y a des faits qui ne sont point visibles à l'œil, point tangibles à la main, que le microscope ni le scalpel ne peuvent atteindre, si parfaits qu'on les suppose ; qui échappent également au goût, à l'odorat et à l'ouïe, et qui cependant sont susceptibles d'être constatés avec une absolue certitude.

(M. JOUFFROY, préface des *Esquisses de philosophie morale*, p. 5.)

De ce principe de Locke, que toutes les pensées viennent des sens, nous avons vu sortir une science nouvelle : la physiologie. On se crut alors à la source de quelques grandes découvertes. Entraînés sur ce terrain par leurs adversaires, les philosophes durent y continuer le combat. On les accusait d'ignorance, parce qu'ils raisonnaient sur l'homme sans connaître son corps : forcés leur fut de se faire anatomistes comme leurs adversaires s'étaient faits philosophes. Double métamorphose qui n'eut aucun résultat ; car, les uns partant de la matière pour arriver à l'âme, les autres de l'âme pour arriver à la matière, chacun resta dans son élément : le point de départ avait suffi pour les séparer à jamais.

J'en conclurai rigoureusement, non que ces deux

sciences sont incompatibles, mais qu'elles s'attachent chacune à une partie de l'homme bien distincte, et dont le point de contact ne saurait être saisi ni par le scalpel, ni par la pensée. L'une étudie tout ce qui, dans l'homme, appartient à l'animal; l'autre, tout ce qui, dans l'homme, appartient à l'ange : comment se rencontreraient-elles ?

Une autre conclusion non moins rigoureuse, c'est que les philosophes ont accordé à la physiologie une puissance qu'elle n'a pas; en d'autres termes, ils lui ont demandé l'explication de faits psychologiques placés hors de sa sphère.

Que l'anatomiste cherche les rapports de nos organes avec les phénomènes de l'intelligence, qu'il saisisse dans les perceptions de nos sens, toutes les pensées et toutes les passions animales, il a touché aux limites de sa science. Le scalpel n'atteint jamais que la matière; mais hors de son atteinte n'y a-t-il rien ?

N'y a-t-il rien en nous qui contredise, qui combatte, qui condamne les pensées et les passions matérielles ?

Ce qui est en nous, après l'intelligence et la matière, voilà ce qui constitue la science du philosophe.

Une raison supérieure à l'instinct animal.

Un sentiment de l'infini que le temps et l'espace ne sauraient satisfaire.

Un sentiment du beau dont le type entrevu n'a point de modèle ici-bas.

Un sentiment moral qui s'attaque à toutes nos volontés mauvaises.

Une conscience qui nous condamne ou nous absout.

Voilà ce qui est en nous après l'intelligence et la matière : des facultés et des volontés plus hautes que notre intelligence, plus fortes que nos passions, et qui souvent les dirigent vers un but entièrement contraire à nos intérêts matériels.

Et en effet, quel homme est assez malheureux pour n'avoir jamais senti son âme se soulever contre la bassesse et le crime ? Quel homme, dans cette lutte terrible de nos vices et de nos vertus, n'a pas éprouvé une fois dans sa vie la joie céleste de faire triompher des penchans qui n'étaient pas de la terre ?

L'âme est là ; c'est elle qui triomphe, c'est elle qui jouit, c'est elle qui aime, c'est elle qui refoule le crime, la haine, la vengeance, et qui du haut de la croix, tandis que la chair souffre et que l'intelligence s'éteint, prie pour les bourreaux.

CHAPITRE VII.

DU TRAITÉ DES SENSATIONS.

La réalité qui tombe sous nos sens n'est pas toute la réalité.
(Tn. JEFFROY.)

Voulant expliquer l'homme, Condillac imagine une statue : il lui présente des odeurs, des images, des sons. Chaque sens apporte ses idées, chaque idée instruit l'entendement. Bientôt la statue pense, compare, raisonne, imagine, connaît, veut : les sens complètent leur éducation, et l'homme paraît, l'homme matériel, l'homme intelligent, le premier des animaux, rien de plus.

La statue ayant tout reçu du dehors, l'homme, être moral, être infini, n'existe pas.

En effet, rien de plus variable que la sensation, rien de plus immuable que la vérité. Comment la sensation constituera-t-elle dans l'homme des idées indépendantes des choses, des temps et des lieux ? Le variable ne produit pas l'immuable.

Il doué sa statue d'intelligence sans lui donner une âme. C'est un homme moins toutes les facultés qui nous arrachent à la matière, nous ouvrent le monde invisible, et nous élèvent à Dieu.

Sculpteur maladroit, Condillac oublie d'invoquer un Dieu en commençant son ouvrage. Il donne la vie à sa statue, et lui refuse l'immortalité.

Remarquons bien qu'une fois la statue complète dans ses sens, l'auteur ne lui souhaite plus rien. Il veut prouver qu'on peut faire un homme avec des sensations, et il ne sort de ses mains qu'un singe ou un perroquet : voilà toute la puissance du matérialiste. Contre sa propre volonté, Condillac réfute Locke ; le disciple tue le maître dans le livre même où il se promet de le faire triompher.